



EXPOSITION
INTERACTIVE
PAR NICO TOOROP
ET LES RÉPARATEURS

Le
Cul de Sac
de la
Vie d'en bas



LES TEXTES

Présentation

Les Réparateurs vous propose du 3 au 18 Juillet

une nouvelle expérience d'éducation populaire : la « réparation des âmes ». Une formation innovante, une balade sensitive, une invitation au questionnement.

Sous la forme d'une exposition interactive

vidéo, sonore et kinétique, le participant est amené autour de plusieurs textes poétiques de la littérature romanesque à réagir à des sentiments.

Confronter physiquement le corps

à de très beaux textes qui évoquent des choses tourmentées crée une distanciation de nos propres émotions, un espace de questionnements intérieurs.

Lire, entendre, bouger... s'émerveiller

nous ancre plus intimement encore dans l'expérience par l'utilisation de son propre corps et nous donne des clés pour apprivoiser nos émotions : avoir moins peur.

L'auteur de l'exposition

*N*ico t00r0p est un Codeur Créatif : il utilise les ordinateurs pour faire des œuvres d'art numérique à partir d'objets réparés, des fois trouvés, de la vie de tous les jours.

*I*l s'oriente vers la programmation de processus interactifs en 2012. Depuis il collabore avec des compagnies de danse et de théâtre pour mettre le mouvement en lumière devant du public.

*P*our cette exposition c'est le calligramme qui fut son inspiration : trouver de grands textes poétiques, les illustrer par des processus créatifs qui fixent les mots, tout en proposant un retour sur le vivant. Sous la forme d'un parcours mêlant émotions profondes et interactivité, il tente de faire réfléchir sur le monde actuel, pétri de peurs et de manque de perspectives, afin de gagner des clés sur la compréhension de nous-même.

*V*ous allez vous confronter à 4 textes majeurs : prenez le temps de les lire, de les écouter, de les vivre...

Un immense merci aux...

4 Acteurs pour interpréter les textes : Marin Laurens (texte et musique), Naïna Daboville (texte), Baptiste Galton (texte), Marion Bajot (texte)

8 Artistes associés : Anne Brouard (scénographie), Romain Floch (design sonore), Guilhem Jeanjean (musique live), Sylvain Faure (communication), Coralie Montalbano (colorimétrie LED), Marie Darodes (communication), Axel « Prauf » (musique), Mersina Xhemjili (réalisation)

5 Partenaires : Cie de la Rampe T.I.O. (matériel), L'Espace 409 (matériel), Les Réparateurs (assurance), De Passage (infrastructure), Cie Double Hélice (décor)

Les quatre installations :

Retour à la terre (V. Nabokov, *L'invitation au supplice*)

dans une installation interactive d'objet sonore. Une introduction autour du toucher, du monde vivant et du sens de la vie aux portes de la mort.

On effleure un papillon et une lecture de poésie se déclenche dans un casque.

Création dans le vide (H.P. Lovecraft, *Nyarlathept*)

dans une installation sonore et vidéo interactive autour du mouvement du corps à l'intérieur d'une image de l'espace. Une proposition audio visuelle kinectique de confrontation de la modernité à la création dans le vide.

On bouge dans l'espace de la pièce et interagit dans une image projetée sur un écran, tout en écoutant un poème dans un casque.

Dissolution de l'égo (H. Miller, *Tropique du Cancer*)

dans une installation sonore immersive autour de l'effort à faire sur soi et de l'amour du nauséabond. Un lâché prise vital, un appel à l'équilibre pour un juste retour à l'essentiel.

On monte sur un cube pour s'immerger d'un texte qui se diffuse de haut en bas.

Tourbillon (Cte de Lautréamont, *Les chants de Maldoror*)

dans une installation interactive sonore et vidéo autour d'une rencontre dans un tourbillon et de la cruauté de se voir en miroir. L'action seule crée une réponse et dévoile ses secrets sur l'humain.

On bouge les mains au dessus d'une télévision pour faire tourbillonner des lettres alors que le poème se diffuse sur plusieurs écrans autour et tout en écoutant le texte dans un casque.

V. Nabokov

« Il regrettait sa hâte à rendre tous les livres et n'ayant rien d'autre à faire il se mit à écrire :

Tout s'est bien combiné, écrivait-il, je veux dire tout m'a déçu — toutes ces choses de théâtre, piteuses — promesses d'une danseuse, regard humide d'une mère, coups derrière la muraille, sollicitude du voisin, et enfin, ces collines couvertes d'une efflorescence de mort... Tout m'a trompé en se combinant, tout... Voici le cul-de-sac de la vie d'ici-bas et ce n'est pas dans ses limites exigües qu'il convenait de chercher le salut. Il est d'ailleurs étrange que j'aie cherché le salut. Absolument à l'image d'un homme qui se plaindrait d'avoir récemment perdu en rêve une chose qu'en réalité il n'aurait jamais possédée, ou bien qui espérerait la retrouver demain dans un nouveau rêve. Ainsi se créent les mathématiques qui présentent, elles aussi, un vice fatal. Je l'ai découvert. J'ai découvert ce petit trou dans la vie, là où elle s'est ébréchée, là où jadis elle se soudait à quelque chose de différent, de réellement vivant, d'important et d'immense — quelles épithètes; emphatiques me faut-il pour y déverser une pensée de cristal ! — mieux vaut m'arrêter à mi-chemin, sinon je m'embrouillerai encore. Dans ce petit trou impossible à réparer s'est accumulée de la pourriture — oh ! il me semble que ce coup-ci, je vais pourtant tout dire — sur les rêves, sur les points de jonction et de rupture — non, le fil m'a échappé une fois de plus — l'élite de mes mots est en fuite et n'obéit pas à l'appel du cor et les autres sont des infirmes. Ah! si j'avais su que je resterais si longtemps ici, j'aurais commencé par le b-a-ba, et petit à petit, par la grand-route des idées cohérentes, je serais parvenu, je serais arrivé jusqu'au bout, mon âme se fût façonné des mots à son usage.... Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent n'est que l'écume de mon agitation, un élan à vide, pour la raison précisément que ma hâte était excessive. Mais maintenant que je me suis trempé, du moment que je ne crains presque plus...

Sur ce, la page finissait et Cincinnatus s'avisait qu'il n'avait plus de papier. Du reste, il réussit à dénicher encore une feuille.

— ... *la mort*, y écrivait-il, continuant sa phrase, mais il ratura immédiatement ce mot, il fallait un autre terme plus explicite : *la hache, douleur, séparation* — quelque chose dans ce genre ; tournant entre ses doigts le crayon nain, il réfléchit, et au bord de la table un duvet brunâtre adhérait là où récemment s'agitait le papillon, et au souvenir de la bestiole, Cincinnatus s'écarta de la table, y laissa la feuille blanche qui ne portait qu'un seul mot, biffé de surcroît et (faisant semblant d'arranger le quartier de sa pantoufle) il se baissa près du lit où sur l'un des pieds en fer reposait le papillon, endormi, allongeant ses ailes ocellées dans une solennelle et invulnérable torpeur et on avait seulement pitié de ce dos velu où le duvet s'était décollé à un endroit, en sorte qu'il s'y formait comme une petite calvitie d'un brillant de châtaigne — mais les énormes et sombres ailes, avec leur bord cendré et leurs yeux perpétuellement ouverts, étaient intactes — la paire supérieure, légèrement abaissée, se rabattait sur les inférieures et cette inclinaison faisait penser à de la faiblesse engourdie, n'eussent été la rectitude monolithe des lisières antérieures et la parfaite symétrie de toutes les lignes divergentes, à ce point tentatrice que Cincinnatus ne put y tenir, frôla du bout du doigt la nervure grise de l'aile droite, à sa base, puis l'aile gauche (quelle délicate fermeté ! quelle douceur tenace !), mais le papillon ne se réveilla pas et Cincinnatus se redressa avec un soupir discret et il reculait dans l'intention de se rasseoir à table, quand brusquement la clef fourgonna dans la serrure et, gémissant, grinçant et criant selon toutes les règles du contrepoint cellulaire, la porte s'ouvrit. »

(V. Nabokov, *L'invitation au supplice*, 1935)

H.P. Lovecraft

« Nyarlathotep... le chaos rampant... je suis le dernier... je parlerai au vide qui m'écoute... »

Je ne sais plus vraiment quand tout a commencé, mais cela remonte à des mois. La tension générale était horrible. À une période de bouleversement politique et social s'ajoutait l'appréhension étrange et menaçante d'un danger physique hideux ; d'un danger omniprésent et universel, un danger tel que l'on ne peut en imaginer que dans les plus terribles phantasmes nocturnes. Je me rappelle que les gens se promenaient le visage pâle et inquiet, et chuchotaient des avertissements et des prophéties que personne n'osait répéter consciemment ni s'avouer à lui-même qu'il les avait entendues. Un sentiment de culpabilité monstrueuse pesait sur le pays, et venant des abysses entre les étoiles soufflaient des courants froids qui faisaient trembler les hommes dans les lieux sombres et solitaires. Il y eut un changement démoniaque dans la séquence des saisons – la chaleur automnale s'attardait de façon terrifiante, et tout le monde sentait que le monde et peut-être l'univers était passé du contrôle des dieux ou des forces connus à celui de dieux ou de forces qui étaient inconnus.

Et c'est alors que Nyarlathotep vint d'Égypte. Qui il était, personne ne savait le dire, mais il était du vieux sang indigène et ressemblait à un pharaon. Les fellahs s'agenouillaient quand ils le voyaient, mais ne savaient dire pourquoi. Nyarlathotep disait qu'il s'était levé de la noirceur de vingt-sept siècles, et qu'il avait entendu des messages venus d'endroits ne se trouvant pas sur cette planète. Dans les terres de civilisation vint Nyarlathotep, basané, svelte et sinistre, achetant toujours d'étranges instruments de verre et de métal et les combinant pour en faire des instruments encore plus étranges. Il parlait beaucoup des sciences – de l'électricité et de la psychologie – et faisait des démonstrations de pouvoir dont ses spectateurs sortaient sans voix, mais qui firent enfler son renom jusqu'à une ampleur incroyable. Les hommes se conseillaient l'un à l'autre d'aller voir Nyarlathotep, et ils frissonnaient. Et là où allait Nyarlathotep, le repos disparaissait ; car les petites heures étaient déchirées par les cris de cauchemar. Les cris de cauchemar n'avaient jamais auparavant constitué un tel problème public ; à présent les sages auraient presque voulu pouvoir interdire le sommeil pendant les petites heures, pour que les hurlements des villes troublent moins horriblement la lune pâle et pleine de pitié lorsqu'elle luisait sur les eaux vertes qui glissaient sous les ponts, et sur les vieux clochers qui croulaient sur fond de ciel blafard.

Je me souviens de quand Nyarlathotep vint dans ma ville – la grande, la vieille, la terrible ville aux innombrables crimes. Mon ami m'avait parlé de lui, et de la fascination et de l'attrait irrésistibles de ses révélations, et je brûlais d'envie d'explorer ses ultimes mystères. Mon ami disait que ces derniers étaient horribles et impressionnants au-delà de ce que je pouvais concevoir dans mes fantaisies les plus fiévreuses ; que ce qui se projetait sur un écran dans la salle assombrie prophétisait des choses que nul autre que Nyarlathotep n'osait prophétiser, et que par le crépitement de ses étincelles il était enlevé aux hommes ce qui ne leur avait jamais été enlevé jusqu'alors mais qui ne se voyait que dans les yeux. Et j'entendais insinuer un peu partout que ceux qui connaissaient Nyarlathotep assistaient à des scènes que les autres ne voyaient point.

Ce fut pendant l'automne chaud que je partis dans la nuit avec les foules agitées pour aller voir Nyarlathotep. Nous traversâmes la nuit étouffante, montâmes les escaliers sans fin et entrâmes dans la salle suffocante. Et, projetées sur un écran comme des ombres, je vis des silhouettes encapuchonnées au milieu de ruines, et de méchants visages jaunes qui observaient de derrière des monuments effondrés. Et je vis le monde se battre contre le noir ;

contre les vagues de destruction venues du bout de l'espace ; tournoyant, s'agitant ; luttant autour du soleil qui s'assombrissait et se refroidissait. Puis les étincelles folâtrèrent de façon extraordinaire autour des têtes des spectateurs, et les cheveux se dressèrent tandis que des ombres trop grotesques pour que je puisse les décrire sortaient et s'accroupissaient sur les têtes. Et quand, étant plus froid et plus scientifique que les autres, je marmonnai une protestation tremblante à propos d'une « imposture » et de l'« électricité statique », Nyarlathotep nous poussa tous dehors, nous fit descendre les escaliers vertigineux et sortir dans les rues chaudes, humides et désertes de minuit. Je criai à pleins poumons que je n'avais pas peur ; que je ne pouvais jamais avoir peur ; et d'autres crièrent avec moi pour se soulager. Nous nous jurâmes les uns aux autres que la ville était toujours exactement la même, et toujours vivante ; et quand les lumières électriques se mirent à baisser nous maudîmes la compagnie encore et encore, et rîmes des têtes bizarres que nous faisions.

Je crois que nous sentîmes quelque chose descendre de la lune verdâtre, car lorsque nous commençâmes à dépendre de sa lumière nous nous disposâmes petit à petit, comme au hasard, en des formations curieuses et involontaires et nous semblions connaître nos destinations bien que nous n'osassions pas y penser. À un moment donné, nous regardâmes le trottoir et trouvâmes les blocs disjoints et déplacés par l'herbe, avec à peine une ligne de métal rouillé pour indiquer l'endroit où les rails du tramway étaient passés. Puis nous vîmes un tram, seul, sans fenêtres, déglingué, et presque couché sur le flanc. Quand nous fîmes des yeux le tour de l'horizon, nous ne trouvâmes plus la troisième tour au bord du fleuve, et remarquâmes que la silhouette de la deuxième tour était en lambeaux au sommet. Nous nous séparâmes alors en colonnes étroites, chacune desquelles semblait être attirée dans une direction différente. L'une disparut dans une ruelle étroite vers la gauche, ne laissant derrière elle que l'écho d'un gémissement épouvantable. Une autre descendit en file dans une bouche de métro envahie de mauvaises herbes, en hurlant d'un rire qui était fou. Ma colonne à moi fut aspirée vers la campagne, et ressentit bientôt un froid qui n'appartenait pas à l'automne chaud ; car comme nous nous avançons d'un pas raide sur la lande obscure, nous aperçûmes autour de nous le scintillement lunaire infernal de neiges malfaisantes. Des neiges sans piste, inextricables, qui n'étaient balayées pour laisser un passage que dans une seule direction, où gisait un gouffre dont les parois scintillantes ne faisaient qu'accentuer la noirceur. La colonne semblait bien fine pendant qu'elle se traînait rêveusement vers le gouffre. Je m'attardai à l'arrière, car la crevasse noire dans la neige éclairée de vert était effrayante, et je pensais avoir entendu les réverbérations d'un hurlement inquiétant quand mes compagnons avaient disparu ; mais je n'avais pas le pouvoir de m'attarder bien longtemps. Comme si ceux qui étaient partis devant moi m'avaient fait signe de les suivre, je flottai à moitié entre les congères titanesques, tremblant et effrayé, et entrai dans le vortex aveugle de l'inimaginable.

Étais-je conscient à en hurler, délirais-je en silence ? seuls les dieux anciens peuvent le dire. Une ombre écœurée, sensible, se tordant dans des mains qui ne sont pas des mains, et passant en tournoyant, propulsée aveuglément, devant des minuits effroyables de création pourrissante, les corps de mondes morts portant des plaies qui étaient des villes, des vents de charnier qui frôlent les étoiles blêmes et en font vaciller la lumière. Au-delà des mondes, de vagues fantômes de choses monstrueuses ; les colonnes entr'aperçues de temples non-sanctifiés qui, fondés sur des rochers sans nom au-dessous de l'espace, s'élèvent jusqu'à des vacuums vertigineux au-dessus des sphères de la lumière et des ténèbres. Et dans ce cimetière dégoûtant de l'univers, un battement de tambours étouffé et exaspérant et la plainte grêle et monotone de flûtes blasphématoires venant de chambres inconcevables et non-éclairées au-delà du Temps ; le jeu de tambour et de flûte sur lequel dansent lentement, maladroitement et absurdement les gigantesques et ténébreux dieux ultimes – les gargouilles aveugles, muettes et insensées dont l'âme est Nyarlathotep. »

(H.P. Lovecraft, *Nyarlathotep*, 1920)

H. Miller

« J'ai cru autrefois que le but le plus élevé qu'un homme se pouvait proposer était d'être humain, mais je vois maintenant que ce but n'avait d'autre raison d'être que de me détruire. Aujourd'hui, je suis fier de dire que je suis inhumain, que je n'appartiens ni aux hommes ni aux gouvernements, que je n'ai rien à faire avec les croyances et les principes. Je n'ai rien à faire avec la machinerie grinçante de l'humanité – j'appartiens à la terre ! Je le dis couché sur mon oreiller et je peux sentir les cornes qui germent à mes tempes. Je vois autour de moi tous ces ancêtres timbrés qui sont les miens dansant autour du lit, me consolant, m'éperonnant, me cinglant de leurs langues de serpent, ricanant et louchant vers moi de leurs crânes tapis. Je suis inhumain ! Je le dis avec une grimace folle et hallucinée, et je continuerai de le dire, dût-il pleuvoir des crocodiles ! Derrière mes mots se trouvent tous ces crânes ricanant, louchant, tapis, les uns morts ayant un vieux rictus, d'autres ricanant comme s'ils avaient la mâchoire nouée, d'autres ricanant d'une grimace de sourire, avant-goût et regain de ce qui éternellement arrive. Plus clair que tout je vois mon propre crâne ricanant, je vois le squelette qui danse dans le vent, des serpents qui sortent de la langue pourrie et les pages boursoufflées d'extase souillées d'excréments. Et je joins mon limon, mes excréments, ma folie, mon extase, au grand circuit qui circule à travers les voûtes souterraines de la chair. Toute cette vomissure gratuite, dont on ne veut pas, vomissure d'ivrogne, coulera sans fin à travers les esprits de ceux qui viendront dans l'inépuisable vaisseau qui contient l'histoire de la race. Côte à côte avec la race humaine, coule une autre race d'individus, les inhumains, la race des artistes qui, aiguillonnés par des impulsions inconnues, prennent la masse amorphe de l'humanité et, par la fièvre et le ferment qu'ils lui infusent, changent cette pâte détrempée en pain et le pain en vin et le vin en chansons. De ce compost mort et de ces scories inertes ils font lever un chant qui contamine. Je vois cette autre race d'individus mettre l'univers à sac, tourner tout sens dessus dessous, leurs pieds toujours pataugeant dans le sang et les larmes, leurs mains toujours vides, toujours essayant de saisir, d'agripper l'au-delà, le Dieu hors d'atteinte : massacrant tout à leur portée afin de calmer le monstre qui ronge leurs parties vitales. Je vois que lorsqu'ils s'arrachent les cheveux de l'effort de comprendre, de saisir l'à-jamais inaccessible, je vois que lorsqu'ils mugissent comme des bêtes affolées et qu'ils éventrent de leurs griffes et de leurs cornes, je vois que c'est bien ainsi, et qu'il n'y a pas d'autre voie. Un homme qui appartient à cette race doit se dresser sur les sommets, le charabia à la bouche, et se déchirer les entrailles. C'est bien et c'est juste, parce qu'il le faut ! Et tout ce qui reste en dehors de ce spectacle effrayant, tout ce qui est moins terrifiant, moins épouvantable, moins fou, moins délirant, moins contaminant, n'est pas de l'art. Tout le reste est contrefaçon. Le reste est humain. Le reste appartient à la vie et à l'absence de vie.

Quand je pense à Stavroguine, par exemple, je pense à quelque monstre divin dressé sur un sommet, et qui nous jette ses entrailles lacérées. Dans *Les Possédés* la terre tremble : ce n'est pas la catastrophe qui s'abat sur l'individu imaginatif, mais un cataclysme dans lequel une vaste portion de l'humanité est ensevelie, effacée à jamais. Stavroguine était Dostoïevsky, et Dostoïevsky était la somme de toutes ces contradictions qui paralysent un homme ou le conduisent jusqu'aux sommets. Il n'y avait pas de monde trop bas qu'il n'y entrât, pas d'endroit trop haut qu'il craignît d'y monter. Il parcourait toute la gamme, des abîmes jusqu'aux étoiles. Dommage que nous n'ayons plus jamais l'occasion de voir un homme placé au cœur même du mystère, qui, par les éclairs qu'il jette, illuminerait pour nous la profondeur et l'immensité des ténèbres.

Aujourd'hui, j'ai conscience de ma lignée. Je n'ai pas besoin de consulter mon horoscope ni ma carte généalogique. Ce qui est écrit dans les étoiles ou dans mon sang, je n'en sais rien. Je sais que je jaillis des fondateurs mythologiques de la race. L'homme qui porte la dive bouteille à ses lèvres, le criminel qui s'agenouille sur la place du Marché, l'innocent qui découvre que tous les cadavres sans exception puent, le fou qui danse le tonnerre entre les mains, le moine qui soulève les pans de son froc pour pissoter sur le monde, le fanatique qui met les bibliothèques à sac afin de trouver le Verbe – tous sont fondus en moi, tous produisent ma confusion, mon extase. Si je suis inhumain, c'est parce que mon univers a débordé par-dessus ses frontières humaines, parce que n'être qu'humain me paraît une si pauvre, une si piètre, une si misérable affaire, limitée par les sens, restreinte par les systèmes moraux et les codes, définie par les platitudes et les « ismes ». Je verse le jus de la grappe au fond de mon gosier et j'y trouve la sagesse, mais ma sagesse n'est pas née de la grappe, mon ivresse ne doit rien au vin...

Je veux faire le tour de ces hautes chaînes de montagnes arides où l'on meurt de soif et de froid, de cette histoire « extra-temporelle », de cet absolu du temps et de l'espace, où l'on ne trouve ni homme ni bête, ni plante, où l'on va fou de solitude, avec un langage qui n'est que mots, où tout est décroché, débrayé, hors de prise avec le temps. Je veux un monde d'hommes et de femmes, d'arbres qui ne parlent pas (parce qu'il y a trop de bavardage dans le monde comme il est), de fleuves qui vous apportent des pays, non des rivières qui soient des légendes, mais des fleuves qui vous mettent en contact avec des hommes et des femmes, avec l'architecture, la religion, les plantes, les animaux – des fleuves avec des embarcations dessus, des fleuves dans lesquels des hommes se noient, se noient non pas dans les mythes et les légendes et les livres et la poussière du passé, mais dans le temps et dans l'espace et dans l'histoire. Je veux des fleuves qui fassent des océans comme Shakespeare et Dante, des fleuves qui ne tarissent pas dans le vide du passé. Oui, des océans ! Qu'on nous donne d'autres océans, de nouveaux océans, des océans qui créent de nouvelles formations géologiques, de nouvelles perspectives topographiques, et des continents étranges et terrifiants, des océans qui détruisent et préservent en même temps, des océans sur lesquels naviguer, prendre le large vers de nouvelles découvertes, de nouveaux horizons. Ayons encore des océans, encore des soulèvements, des guerres, des holocaustes ! Ayons un monde d'hommes et de femmes avec des dynamos entre les jambes, un monde de fureur naturelle, de passion, d'action, de drame, de rêves, de folie, un monde qui produise l'extase et non des pets de lapin ! Je crois qu'aujourd'hui plus que jamais on doit rechercher un livre même s'il n'a qu'une seule belle page : nous devons rechercher les fragments, les éclats, les rognures d'ongles, bref tout ce qui peut contenir un peu de minerai, tout ce qui est capable de ressusciter le corps et l'âme.

Il se peut que nous soyons condamnés, qu'il n'y ait aucun espoir pour nous, pour personne d'entre nous, mais s'il en est ainsi, entonnons un dernier hurlement, hurlement de souffrance atroce, à glacer le sang, un cri déchirant de défi, un cri de guerre ! Au diable les lamentations ! Au diable les élégies et les chants funèbres ! Au diable les biographies et les histoires, les bibliothèques et les musées ! Que les morts dévorent les morts ! Nous les vivants, dansons sur le bord du cratère, dansons une dernière danse d'agonie ! Mais que ce soit une danse !

« J'aime tout ce qui coule », dit le grand Milton aveugle de notre temps. Je pensais à lui ce matin quand je me suis éveillé avec un grand cri sanglant de joie : je pensais à ses fleuves et à ses arbres et à tout ce monde de la nuit qu'il est en train d'explorer. Oui, me disais-je, moi aussi j'aime tout ce qui coule : les fleuves, les égouts, la lave, le sperme, le sang, la bile, les mots, les phrases. J'aime le liquide amniotique quand la poche des eaux se crève, j'aime le rein avec ses calculs douloureux, sa gravelle et je ne sais quoi; j'aime l'urine qui jaillit brûlante, et j'aime la blennorragie qui s'écoule indéfiniment; j'aime les mots des hystériques et les phrases qui coulent comme la dysenterie et reflètent toutes les images des maladies de l'âme; j'aime les grands fleuves comme l'Amazone et l'Orinoco, où des hommes

timbrés comme Moravagine vont flottant à travers rêve et légende sur un canot et se noient aux bouches aveugles du fleuve. J'aime tout ce qui coule, même le flux menstruel qui emporte les œufs non fécondés. J'aime les écritures qui coulent, qu'elles soient hiératiques, ésotériques, perverses, polymorphes ou unilatérales. J'aime tout ce qui coule, tout ce qui porte en soi le temps et le devenir, tout ce qui nous ramène au commencement où ne se trouve point de fin la violence des prophètes, l'obscénité qui est extase, la sagesse des fanatiques, le prêtre avec sa litanie gommeuse, les mots ignobles de la putain, la salive qui s'écoule dans le ruisseau de la rue, le lait du sein et le miel amer qui coule de la matrice, tout ce qui est fluide, tout ce qui se fond, tout ce qui est dissous et dissolvant, tout le pus et la saleté qui en coulant se purifient, tout ce qui perd le sens de son origine, tout ce qui parcourt le grand circuit vers la mort et la dissolution. Le grand désir incestueux est de continuer à couler, ne faire qu'un avec le temps, et fondre ensemble la grande image de l'au-delà avec « ici et maintenant ». Désir infatué, désir de suicide, constipé par les mots et paralysé par la pensée. »

(H. Miller, *Tropique du Cancer*, 1934)

Cte de Lautrémont

« Debout sur le rocher, pendant que l'ouragan fouettait mes cheveux et mon manteau, j'épiais dans l'extase cette force de la tempête, s'acharnant sur un navire, sous un ciel sans étoiles. Je suivis, dans une attitude triomphante, toutes les péripéties de ce drame, depuis l'instant où le vaisseau jeta ses ancres, jusqu'au moment où il s'engloutit, habit fatal qui entraîna, dans les boyaux de la mer, ceux qui s'en étaient revêtus comme d'un manteau. Mais, l'instant s'approchait, où j'allais, moi-même, me mêler comme acteur à ces scènes de la nature bouleversée. Quand la place où le vaisseau avait soutenu le combat montra clairement que celui-ci avait été passer le reste de ses jours au rez-de-chaussée de la mer, alors, ceux qui avaient été emportés avec les flots reparurent en partie à la surface. Ils se prirent à bras-le-corps, deux par deux, trois par trois; c'était le moyen de ne pas sauver leur vie; car, leurs mouvements devenaient embarrassés, et ils coulaient bas comme des cruches percées... Quelle est l'armée de monstres marins qui fend les flots avec vitesse ? Ils sont six; leurs nageoires sont vigoureuses, et s'ouvrent un passage, à travers les vagues soulevées. De tous ces êtres humains, qui remuent les quatre membres dans ce continent peu ferme, les requins ne font bientôt plus qu'une omelette sans œufs, et se la partagent, selon la loi du plus fort. Le sang se mêle aux eaux, et les eaux se mêlent au sang. Leurs yeux féroces éclairent la scène du carnage... Mais, quel est encore ce tumulte des eaux, là-bas, à l'horizon. On dirait une trombe qui s'approche. Quels coups de rame ! J'aperçois ce que c'est. Une énorme femelle de requin vient prendre part au pâté de foie de canard, et manger du bouilli froid. Elle est furieuse, car, elle arrive affamée. Une lutte s'engage entre elle et les requins, pour se disputer les quelques membres palpitants qui flottent par-ci, par là, sans rien dire, sur la surface de crème rouge. À droite, à gauche, elle lance des coups de dents qui engendrent des blessures mortelles. Mais, trois requins vivants l'entourent encore, et elle est obligée de tourner en tous sens, pour déjouer leurs manœuvres. Avec une émotion croissante, inconnue jusqu'alors, le spectateur, placé sur le rivage, suit cette bataille navale d'un nouveau genre. Il a les yeux fixés sur cette courageuse femelle de requin, aux dents si fortes. Il n'hésite plus, il épaula son fusil, et, avec son adresse habituelle, il loge sa deuxième balle dans l'ouïe d'un des requins, au moment où il se montrait au-dessus d'une vague. Restent deux requins qui n'en témoignent qu'un acharnement plus grand. Du haut du rocher, l'homme à la salive saumâtre, se jette à la mer, et nage vers le tapis agréablement coloré, en tenant à la main ce couteau d'acier qui ne l'abandonne jamais. Désormais, chaque requin a affaire à un ennemi. Il s'avance vers son adversaire fatigué, et, prenant son temps, lui enfonce dans le ventre sa lame aiguë. La citadelle mobile se débarrasse facilement du dernier adversaire...

Se trouvent en présence le nageur et la femelle de requin, sauvée par lui. Il se regardèrent entre les yeux pendant quelques minutes; et chacun s'étonna de trouver tant de férocité dans les regards de l'autre. Ils tournent en rond en nageant, ne se perdent pas de vue, et se disent à part soi : "Je me suis trompé jusqu'ici; en voilà un qui est plus méchant." Alors, d'un commun accord, entre deux eaux, ils glissèrent l'un vers l'autre, avec une

admiration mutuelle, la femelle de requin écartant l'eau de ses nageoires, Maldoror battant l'onde avec ses bras; et retinrent leur souffle, dans une vénération profonde, chacun désireux de contempler, pour la première fois, son portrait vivant. Arrivés à trois mètres de distance, sans faire aucun effort, ils tombèrent brusquement l'un contre l'autre, comme deux aimants, et s'embrassèrent avec dignité et reconnaissance, dans une étreinte aussi tendre que celle d'un frère ou d'une sœur. Les désirs charnels suivirent de près cette démonstration d'amitié. Deux cuisses nerveuses se collèrent étroitement à la peau visqueuse du monstre, comme deux sangsues; et, les bras et les nageoires entrelacés autour du corps de l'objet aimé qu'ils entouraient avec amour, tandis que leurs gorges et leurs poitrines ne faisaient bientôt plus qu'une masse glauque aux exhalaisons de goémon; au milieu de la tempête qui continuait de sévir; à la lueur des éclairs; ayant pour lit d'hyménée la vague écumeuse, emportés par un courant sous-marin comme dans un berceau, et roulant, sur eux-mêmes, vers les profondeurs inconnues de l'abîme, ils se réunirent dans un accouplement long, chaste et hideux !... Enfin, je venais de trouver quelqu'un qui me ressemblât !... Désormais, je n'étais plus seul dans la vie ! Elle avait les mêmes idées que moi !... J'étais en face de mon premier amour ! »

(Isidore Ducasse, Cte de Lautréamont, *Les chants de Maldoror*, 1869)